

Zeitschrift: L'écran illustré : hebdomadaire paraissant tous les jeudis à Lausanne et Genève
Herausgeber: L'écran illustré
Band: 3 (1926)
Heft: 31

Artikel: Le double amour à la Maison du Peuple, à Lausanne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-730075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE DOUBLE AMOUR

à la Maison du Peuple, à Lausanne

(Réalisé par JEAN EPSTEIN)



Interprètes :

Nathalie Lissenko (Laure Maresco).
Jean Angelo (Jacques Premont-Solène).
Camille Bardou (Decurgis).
Pierre Batcheff (Jacques).

Elle sourit... elle salue... elle a fini. Et dans la grande salle du Casino éclate alors frénétique, l'impatiente salve des bravos : Laure Maresco vient d'apporter, à la gloire de cette fête de charité, la contribution de sa grâce et de son exquis soprano, et tout ce que St-Blaise compte d'élégances et de célébrités témoigne à la belle comtesse sa sympathie et sa reconnaissance.

Elle est si charmante la comtesse Maresco ! si insouciant et si aimable ! La chronique mondaine de cette plage à la mode ne s'occupe que d'elle, de ses toilettes, de ses bijoux, de ses propos. Et la foule de ses admirateurs s'accroîtrait de jour en jour si on ne savait... Mais revenons à notre Casino où va se nouer, parmi cette atmosphère de fête, le drame que rien ne laissait prévoir.

Tandis que le rideau se baisse, enfin, sur le triomphe de Laure, et que le baron Decurgis, président du comité des fêtes, exprime à la jeune femme, en termes pleins d'emphase, sa satisfaction et ses remerciements, une autre fête que n'inspire cette fois aucun principe charitable, bat son plein dans une salle voisine, autour du tapis vert, au milieu d'un silence que troublent seules les brèves indications des joueurs : le baccara et ses deux tableaux tiennent fascinés, immobiles, angoissés, tous ceux qui viennent chercher là l'apaisement illusoire de leur avidité. Jacques Premont-Solène était un de ceux-là, quelques heures auparavant. Il n'est plus à présent, après une soirée d'impitoyables pertes, qu'un pauvre homme bafoué par le hasard, et conscient du vide qui se creuse à ses pieds. Il se lève, un peu chancelant, quitte cette table, cette salle dont l'atmosphère l'opprime, gagne la pergola du casino que baigne un suave clair de lune. Il est seul, tout seul auprès de la balustrade blan-

che, où grimpe l'odorant chèvrefeuille. Et là, devant l'océan qui déferle à ses pieds en lames d'argent, il regarde briller dans sa main le court objet d'acier qui tonne et qui tue : Jacques Premont-Solène, le fils du célèbre constructeur d'automobiles, va mourir pour échapper à l'inévitable déshonneur...

Déjà il approche l'arme, quand le bruit d'un pas tout proche le fait sursauter. C'est Laure qui s'avance sous la pergola ; elle rejoint Jacques, lui prend les mains avec passion, découvre soudain l'objet de mort qu'il dissimule. Elle réprime avec peine un cri d'effroi, tandis que lui, effondré, maintenant, à genoux près de la jeune femme, sanglote et avoue : « Oui, j'ai encore joué... L'argent que tu m'avais confié, les quatre cent mille francs de la caisse de bienfaisance... perdus ! j'ai tout perdu. Ah ! Laure, mon aimée, sauve-moi !... Sauve-moi ! » Toute pâle, elle jette le revolver dans les flots, pose ses mains sur le front brûlant de Jacques : « Tu vas partir, Jacques, partir immédiatement pour quelques jours. Ici, je m'occuperai de tout, j'arrangerai tout. Mais, jure-moi — je t'en supplie ! — jure-moi que tu ne chercheras pas à te tuer. » Eperdu de reconnaissance, il couvre de baisers les fines mains blanches de Laure. Il promet, il jure, et lentement, voûté par son remords, il s'éloigne, sous le regard fixe de Laure.

Et voilà que se précise pour la jeune femme l'effrayante situation que l'aveu de Jacques vient de lui révéler. Déjà sa fortune, ses bijoux, tout a fondu peu à peu entre les mains de Jacques, joueur effréné. Aujourd'hui enfin le jeune homme vient de perdre l'argent dont Laure, trésorière du comité des fêtes, lui avait confié la garde... Demain, ce sera le scandale inéluctable... Que faire ? Où se procurer l'énorme somme nécessaire ?... Decurgis, peut-être... Le nom du riche financier est le premier qui vienne à l'esprit de Laure : il s'est toujours montré fort empressé auprès de la jolie comtesse, et tout à l'heure encore, il l'assurait de sa respectueuse amitié... Sa décision est prise. Elle retourne à la salle où les couples luxueux tournent maintenant. Le baron Decurgis est là, assis à une des tables, et Laure souriant à travers ses angoisses prend place à côté de lui. Laure, soudain, se risque : « Cher ami, c'est un service que je veux vous demander : des ennuis, des embarras d'argent, m'obligent à recourir à votre amabilité... » Mais déjà Decurgis, d'un geste poli, exprime ses regrets : « Tout à fait impossible, chère amie, j'ai moi-même actuellement de grosses difficultés ; et vraiment... » Laure a conscience désormais que rien ne peut s'opposer à sa perte...

Le lendemain, en effet, n'apporte à la comtesse aucun espoir nouveau... Lorsque le baron vient demander à Laure les comptes que lui réclamera le comité, elle avoue brusquement que l'argent manque, qu'elle l'a volé. Decurgis ne peut en croire ses oreilles. Un long moment, il reste à méditer, puis, insinuant et doux, dit : « Il y aura sans doute, belle amie, un moyen d'arranger les choses : Si vous me promettiez... si vous consentiez... » Laure a compris le marché que lui propose le baron. Elle se lève hautaine, blessée. Conscient de sa maladresse, Decurgis s'incline :

« Pardonnez-moi... mon admiration m'égare. Je veux racheter ma faute et tenter d'arranger cette ennuyeuse affaire. » Hélas ! Laure est plus abandonnée encore qu'elle ne le croyait : Decurgis ne tentera rien pour la sauver ; ses seuls efforts tendront, sous condition, à obtenir les faveurs de la jeune femme, et celle-ci, lasse de lutter, finira par crier, en plein Casino, sa prétendue faute : « J'ai volé la caisse de bienfaisance, j'ai dilapidé ces 400,000 francs ! Faites-moi arrêter si vous le voulez. » Decurgis, frappé de cette noble attitude, obtiendra cependant que Laure ne soit pas poursuivie. Mais la jeune femme, accablée de honte, objet de scandale et de mépris, a dû quitter St-Blaise, pour une plage voisine. Modeste locataire d'une humble maisonnette, elle coule des jours à jamais avilis, et qu'ensoleille à peine la pensée de Jacques et l'attente de sa prochaine maternité.

Jacques !... Un soir enfin, une lettre de lui parvient à Laure et la jeune femme la parcourt du regard : « Adieu ma bien-aimée. Mon père m'oblige à partir pour l'Amérique. Avant de quitter ce pays, je veux te faire l'aveu écrit de mon crime : J'ai volé, volé, volé. Livre-moi quand et où tu voudras. » Cet adieu est plus que ne pouvait supporter Laure. Elle sort, s'arrête au bord des flots... Elle va succomber peut-être à l'affreuse tentation, quand une voix s'élève en elle, la voix d'un autre amour, et cette voix-là sera la plus forte : accablée, elle retourne au logis. Pour l'enfant qui va naître, elle doit vivre, elle doit souffrir encore.

De longues années ont passé. Laure Maresco est devenue, pour élever son fils « Jacques », une des chanteuses de music-hall les plus appréciées du public parisien. Son seul amour à présent : le grand garçon pâle et brun, impulsif et faible, dont le caractère et les mains, marquées d'un petit signe brun, lui rappellent si redoutablement ceux de l'exilé. Il ne se passe guère de soir sans que le jeune homme ne vienne avouer à sa mère de nouvelles dettes de jeu, et n'aille dissiper, devant le tapis vert, l'argent que gagne Laure, à chanter de scène en cabaret, de cabaret en cercle...

Cette nuit, au souper du Cercle International, la chanteuse va se faire entendre, cependant que son fils rôde autour des dangereux tableaux. Soudain comme la Maresco apparaît sous le faisceau d'un projecteur, un des soupeurs se lève de table brusquement. Jacques Premont-Solène vient de reconnaître celle qui le sauva du suicide, vingt ans auparavant. Le joueur d'autrefois est devenu, outre-Atlantique, un homme puissant et dur. Roi du pétrole, il a dû venir passer à Paris, pour affaire, quelques heures qui lui semblaient douces. Une pénible émotion l'étreint. Pour y échapper il passe dans la salle de jeu. Comme la fièvre qui règne là lui paraît vaine maintenant ! Néanmoins, il souhaite se distraire un instant, prend une banque libre et donne les cartes. Une fois, deux fois, cinq fois la chance le favorise. Il va se lever, quand une voix jeune s'écrie : « Banco ! » Et, se frayant un passage parmi les joueurs, Jacques, le fils que Premont-Solène ne connaît pas, pose, d'une main tremblante ses jetons sur la table. Impassible, Premont-Solène donne. « 7 » annonce le

L'ÉCRAN ILLUSTRÉ
paraît tous les Jeudis.
N'allez pas au cinéma sans acheter
L'ÉCRAN ILLUSTRÉ
En vente dans tous les Cinémas

fil d'une voix altérée. Lentement le père abat son jeu : « 9 ». Pâle comme la mort, le jeune homme s'éloigne, tandis que le gagnant, souriant, se dirige vers la caisse pour y changer ses jetons.

Or, auprès de cette caisse, une surveillance active vient d'être organisée : le gérant du Cercle s'est aperçu qu'une pile de jetons neufs avait été volée ; il attend de voir apparaître ces jetons, faciles à reconnaître, pour lancer ses inspecteurs sur une piste. Il constate la présence des jetons volés parmi ceux que lui tend Jacques. Soupçonneux, il demande à cet inconnu de lui donner sa carte. Le gérant y découvre le nom célèbre de Prémont-Solène, et tout confus, explique à Jacques la raison de cette suspicion. Jacques réfléchit un instant : « Attendez-donc ! Je crois me rappeler... ces 50,000 francs de jetons, je les ai gagnés à un jeune homme pâle et brun qui avait fait banco contre moi ! Les assistants se souviennent : « Mais oui, c'est le fils de cette actrice, vous savez... » Un hasard apprend à Jacques que le jeune joueur soupçonné est le fils de Laure Maresco ! Il lui faudra livrer l'enfant de celle qui le sauva jadis ! En vain, il déclare ne plus se souvenir très nettement : le fils de Laure, comprenant que le vol a été découvert, ne cherche pas à se défendre, et les inspecteurs l'emmènent accablé. Au moment où ils sortent, Laure surgit devant Prémont-Solène : « Toi ! toi revenu ici pour accuser ton fils ! » Jacques feint le scepticisme : « Mon fils ou celui d'un autre, n'est-ce pas ? »

Le lendemain, Prémont-Solène est convoqué au commissariat. Il y trouve son fils en larmes, et Laure auprès de lui. Le commissaire tente de provoquer l'aveu du jeune homme : Laure se dresse, véhémence : « Le coupable, messieurs, ce n'est pas mon fils : c'est cet homme, qui m'adressa lui-même, par écrit, l'aveu de son vol ! » Et elle met sous les yeux des magistrats, une lettre que ceux-ci parcourent avec stupeur « ...j'ai volé, volé, volé... Jacques Prémont-Solène ». Jacques comprend en un éclair : C'est là le mot qu'il écrivit à Laure, voici vingt ans. Seule la date a été changée d'une main hésitante. Mais il ne se défendra pas : « Je reconnais tout, dit-il calmement. J'ai volé hier soir 50,000 fr. de jetons. Cependant, si le gérant est disposé à retirer sa plainte, je rembourserai immédiatement. Et comme Jacques tire son portefeuille, on comprend que les choses ne peuvent autrement que s'arranger... »

Quelques heures plus tard, Jacques Prémont-Solène se présentait au domicile de Laure. Il la trouvait, tenant dans ses bras son fils repentant. Grave, alors, en présence de ces deux êtres, il parla : « Comme tu me sauvas autrefois, tu viens de sauver notre fils aujourd'hui. Il faut songer maintenant, à l'avenir de cet enfant. En Amérique je pourrai lui trouver une situation honorable. Et si tu veux l'accompagner là-bas... » Elle se lève alors, les lèvres tremblantes d'émotion : « Pour lui, Jacques, pour son bien, je vous accompagnerai là-bas... tous les deux... » Et l'on comprend qu'auprès de son amour de mère va flamber clair, désormais, cet amour d'autrefois, son amour de femme, qui couvait, en elle, sous la cendre grise des années...

La midinette

condamnée par une Américaine

La First National nous envoie, sous le titre « La midinette a perdu sa popularité au cinéma » un article que nous publions ci-après. L'auteur, Mme Florence Strauss, est à la tête du service des scénarios à la First National.

Elle avait commencé, il y a huit ans, par vendre son premier scénario, une histoire de guerre, à une firme disparue depuis, qui ne lui en donna jamais que 25 dollars. Ensuite, elle fit partie des Metro Pictures, à l'époque où M. Richard A. Rowland, actuellement vice-président et directeur en chef de la First National, était président. Au poste qu'elle occupe actuellement, elle lit 8 à 10,000 manuscrits par an. C'est dire qu'elle a quelque autorité lorsqu'elle donne des conseils aux auteurs de scénarios ; mais il ne faut pas oublier qu'elle est Américaine !

« Au cinéma, il faut surtout des sujets modernes et des histoires d'amour. Le public ne s'en lasse point ; mais il faut, pour le satisfaire entièrement, que le sujet soit traité d'une façon absolument nouvelle. Le sujet est tout, dans un film, et c'est une erreur de croire que telle histoire excellente parue dans un magazine ou tel roman admirablement écrit, donne, une fois adapté à l'écran, un résultat parfait.

C'est ainsi que la midinette aux robes trop courtes, aux lèvres trop rouges, me semble un sujet usé. Il faut dorénavant, si l'on veut obtenir un succès au point de vue pécuniaire, que la midinette, au cinéma, change de nom. Sans doute les drames, les pièces historiques continueront à jouer un rôle important ; sans doute continueront à être demandés et appréciés les films comiques et les comédies légères ; mais ce dont le public ne se lassera jamais, c'est la jeunesse et la beauté. »

Florence STRAUSS.



Politicaile et cinéma. — Le président du Mexique qui en est resté aux « immortels principes », « droits de l'homme » et autres calembredaines qui n'épatent même plus un caniche, joue les Combes et déclenche une guerre civile de persécution religieuse, mais le résultat se termine par un cataclysme financier ; il a fermé les églises, mais par contre théâtres et cinémas ferment leurs portes.

Nous sommes vraiment en progrès. — Tandis que la mort d'un danseur à couvert d'un voile de crêpe les deux hémisphères, celle de Rudolf Eucken, un des grands penseurs allemands, a passé inaperçue. Est-ce qu'au temps de la Renaissance, seul rayonnement parmi la stupidité des autres siècles, la mort du bouffon du roi eût fait oublier celle d'Erasmus ?

Le cinéma pacificateur. — A peine l'écho du dernier discours s'est-il évanoui dans le vide, et qu'on ait pris fin les dernières embrassades pelliculaires et internationales, que le film donne un démenti à toutes ces blagues, c'est encore le gaffeur yankee qui se paie notre tête en faisant balader, comme réclame, des figurants déguisés en soldats français décorés de la Légion d'honneur. Les Américains sont réputés pour leur manque de tact, mais cette fois ils vont un peu fort. Ces profiteurs bibliques et puritains, qui ne songent qu'à faire argent de tout, ignorent qu'il y a des valeurs autres que celles cotées en bourse et que si pour certaines races le dollar prime tout, il y a encore des peuples pour lesquels l'honneur compte.

M. Niblo, l'animateur américain a parlé lui aussi de l'avenir du cinéma.

Contrairement aux autres arts fiers de leur antiquité, le cinéma est le nouveau riche qui renie son passé et se rit de ses proches ancêtres. En bon Américain. M. Niblo nous parle d'abord des théâtres qui seront : « the biggest in the world ». Les States n'ont pas changé depuis Dickens. La science au reste se chargera de tout : plus de films, plus de projections ; c'est la T. S. F. qui accomplira ce tour de force, comment ? M. Niblo en laisse le secret à l'avenir. Partout la machine remplacera l'être humain, il n'y aura plus d'orchestre ; un yankee ne fait aucune différence entre Weingartner et le son nasillard d'un haut-parleur, et si cet ustensile coûte de gros dollars, cela prouve sa supériorité sur l'artiste. Mais rassurons-nous, M. Niblo nous promet que cela ne se passera pas avant un demi-siècle.

La Bobine.

Une regrettable inversion a placé à la fin du dernier paragraphe : *a friend in need...* qui devait se trouver au début.

N'allez pas au cinéma sans acheter « L'ÉCRAN », qui paraît tous les jeudis.

Edit. responsable : L. Françon. — Imp. Populaire, Lausanne

Demandez nos
portraits de
RUDOLPH VALENTINO
à 75 cent.

En vente à nos Bureaux, avenue de Beaulieu, 11, ou chez
Mlle LECOULTRE, magasin du Lumen,
LAUSANNE

**VOUS PASSEREZ
d'agréables soirées à la
MAISON DU PEUPLE
DE LAUSANNE**

CONCERTS
CONFÉRENCES
SÉANCES CINÉMATOGRAPHIQUES
SALLES DE LECTURE
ET RICHE BIBLIOTHÈQUE

Carte annuelle : 2 fr.

En vente dans tous les magasins de la Société
Coopérative de Consommation et au magasin
E. Peytrequin, 4, Rue de la Paix.

Lisez L'ÉCRAN
paraît tous les Jeudis